

L'ARBRE AUX FÉES

B. MICHAEL RADBURN

L'ARBRE AUX FÉES

TRADUIT DE L'ANGLAIS (AUSTRALIE)
PAR ISABELLE TROIN

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN : 978-2-02-141780-7

Première publication originale : Pantera Press, Australie, 2011.

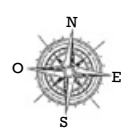
© B. Michael Radburn, 2011.

© Editions du Seuil, 2019, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

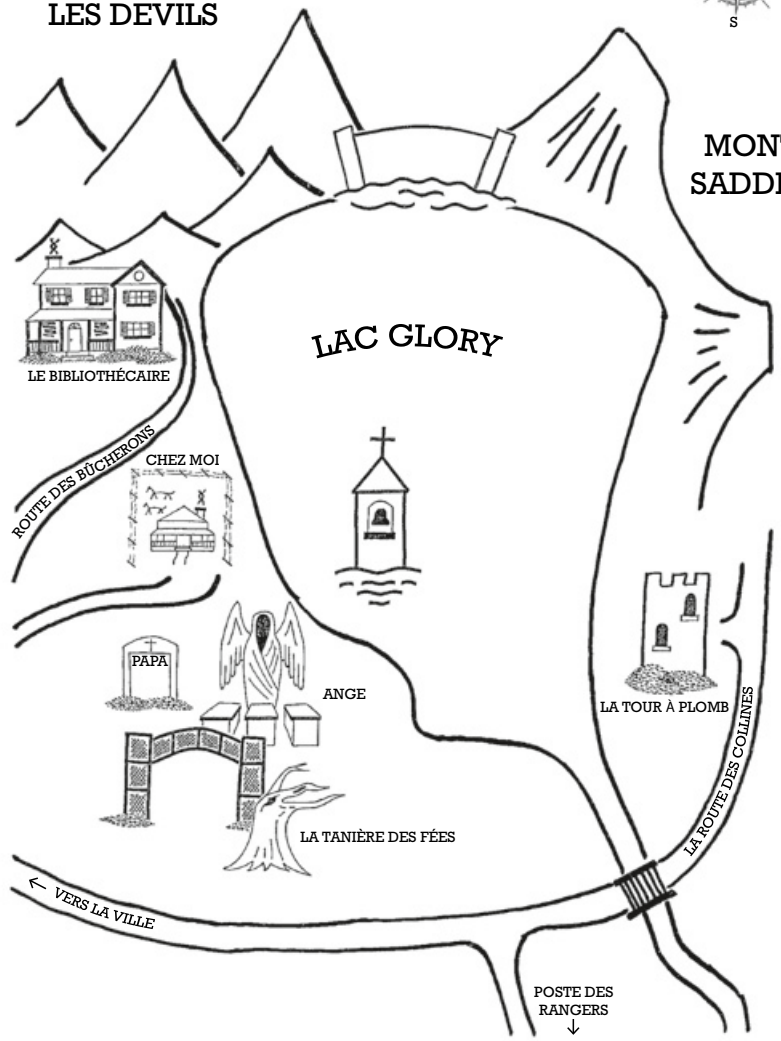
www.seuil.com

Pour Iris



LES DEVILS

MONT SADDLE



ROUTE DES BUCHERONS

CHEZ MOI



LAC GLORY



PAPA

ANGE



LA TANIÈRE DES FÉES



LA TOUR À PLOMB

LA ROUTE DES COLLINES

← VERS LA VILLE

POSTE DES RANGERS
↓

Prologue

Taylor se réveilla en sursaut, le visage perlé de sueur et les lèvres frémissantes. Il prit une inspiration. Même si les stores étaient baissés, il sentait qu'il faisait jour dehors. Le réveil sur sa table de chevet indiquait déjà une heure de l'après-midi. Il tendit la main vers Maggie, mais son côté du lit était vide depuis qu'elle avait commencé à dormir dans la chambre d'amis. Au moins vivaient-ils toujours sous le même toit...

Repoussant la couette, Taylor s'assit au bord du lit. Son débardeur et son caleçon étaient trempés de sueur. Alors que ses yeux s'accoutumaient à la pénombre, son regard fut attiré par le motif de roses de la couette. Les taches rouges sur fond blanc lui rappelaient la dernière fois qu'il avait vu Claire...

Le téléphone se mit à sonner dans la cuisine, de l'autre côté de l'appartement. Taylor entendit les pas de Maggie sur le plancher, sa voix étouffée au bout du couloir comme elle répondait. Il frotta son menton hérissé par une barbe de trois jours et prit conscience du goût désagréable dans sa bouche. Il fallait qu'il se douche, qu'il se lave les dents et qu'il se rase. Mais dès qu'il se leva, une douleur aiguë dans les jambes le fit retomber sur le lit.

Claire a disparu!

Comme il se redressait de nouveau – lentement, maladroitement –, la porte s'ouvrit et un flot de lumière envahit

la pièce. Taylor leva une main devant son visage et, les yeux plissés, distingua la silhouette de Maggie sur le seuil.

Elle lui tendit le téléphone.

– C'est Brian Ross, de Parcs & Nature.

Elle appuya sur l'interrupteur. Taylor se laissa retomber sur le bord du lit. Elle s'approcha de lui, ses cheveux blond miel, si semblables à ceux de Claire, attachés en queue-de-cheval. Elle n'était pas maquillée et avait les traits tirés.

– Il dit qu'ils ont un poste à pourvoir sur l'île... en Tasmanie, déclara-t-elle d'un ton indifférent.

Taylor voulut prendre le téléphone et vit que ses mains tremblaient.

– En Tasmanie... Je... je ne crois pas que...

– Parle-lui quand même, coupa Maggie en se détournant. Avant de sortir, elle ajouta : Tu sais que si tu y vas, je ne t'accompagnerai pas.

Alors qu'elle refermait la porte derrière elle, Taylor chuchota :

– Je sais.

Parc national Ben Lomond, Tasmanie

Les nuits étaient pires. Bien pires. Taylor sentait l'obscurité appuyer contre la petite fenêtre de la chambre. Les murs de grès encaissaient les assauts de la météo sans broncher, mais la vieille toiture en bardeaux résistait moins bien, et des courants d'air froid s'infiltraient par le vide sanitaire. Construit jadis par des forçats, le cottage appartenait à Parcs & Nature, qui y logeait ses rangers. Taylor habitait là depuis dix mois environ mais n'avait pas changé grand-chose à l'intérieur.

Il y avait deux chambres (celle où il ne dormait pas abritait les cartons qu'il n'avait toujours pas déballés), une buanderie et une salle de bains équipée d'une chaudière à copeaux de bois au bout du couloir. La dernière pièce tenait à la fois lieu de cuisine, de salle à manger et de salon ; une cuisinière en fonte massive et une cheminée constituaient les deux principales sources de chaleur en ce premier hiver que Taylor passait là.

Le cottage avait sacrément besoin d'être entretenu, mais pour Taylor toutes les distractions étaient bienvenues, particulièrement par ce genre de nuits. Celles où il n'arrivait pas à dormir, celles où il avait peur de dormir. Quand ce n'était pas ses rêves qui le tourmentaient, c'était des crises de somnambulisme. Il poussa un long soupir et se remplit les poumons d'air nocturne.

Seule la vitre de la fenêtre s'interposait entre lui et l'obscurité absolue qui recouvrait le paysage juste avant l'aube. À l'extérieur, une fine couche de neige s'était déposée sur le rebord. Taylor consulta sa montre, dont le cadran fluorescent était à peine assez lumineux pour qu'il puisse déchiffrer l'affichage. Quatre heures du matin. Son corps était complètement détraqué; désormais, les jours et les nuits de sa vie brisée se succédaient dans une brume d'hébétude. Il n'y avait plus de noir ni de blanc, juste un gris interminable sans horizon.

La pleine lune, qui s'était fauflée entre les nuages chargés de neige tout au long de la nuit, se trouvait maintenant quelque part derrière le mont Saddle, au nord-est : une montagne ainsi nommée à cause de sa ressemblance avec la selle d'un gardien de bétail. Brisant le silence, un diable de Tasmanie hurla de l'autre côté du lac. Taylor se demanda s'il s'habituerait un jour à ce cri. Il soupira de nouveau. Son souffle avait embué la vitre. Tristement, il tendit un doigt et écrivit un nom dans la buée : *Claire*.

C'était la première fois qu'il voyait de la neige depuis sa mutation en Tasmanie, et ça ne lui plaisait pas plus que ça. Après sept années à travailler pour Parcs & Nature à l'intérieur des terres, il avait passé les trois suivantes dans les hauteurs enneigées de l'État de Victoria – un boulot de rêve pour n'importe quel ranger. Mais ça, c'était avant de perdre Claire. Elle avait alors huit ans. Ça faisait un an jour pour jour. Taylor serra les dents tandis que quelque chose se mettait à trembler au plus profond de lui, quelque chose de pire que du chagrin et de la douleur, comme l'agonie d'un souvenir bien-aimé.

« La vie peut basculer en un clin d'œil », disait toujours son père.

– Amen, Papa, chuchota Taylor.

Sa voix résonna dans le silence du cottage.

Autrefois, il avait une femme, une fille, une carrière et du bonheur à revendre. Désormais, il ne lui restait plus qu'une carrière sur le déclin. Quand Claire avait disparu, l'hiver précédent, la trame même de son existence s'était effilochée. Le mariage, quand tout va bien, ça roule tout seul. C'est facile. Mais lorsqu'une tragédie survient, même une bonne épouse peut se réfugier dans la solitude. Même un mariage solide peut se désagréger. Elles lui manquaient terriblement toutes les deux, songea Taylor. Sa femme, Maggie, devait être en train de dormir à Port Bradley, sur le continent, et sa fille Claire...

Un autre diable de Tasmanie hurla. Taylor frémit. Pressant ses mains l'une contre l'autre, il se surprit à les étudier dans la pénombre et se rendit brusquement compte qu'il ne les reconnaissait plus. C'était pourtant les mêmes mains qui avaient un jour caressé le corps de sa femme et tenu leur bébé. Il les leva devant son visage. Elles lui semblaient bien plus vieilles tout à coup, bien plus faibles. Merde, il ne se reconnaissait plus lui-même ! Plus que tout au monde, il voulait que les choses redeviennent comme avant. Mais ce n'était pas possible, pas sans Claire. Il aimait tellement sa famille que ça en devenait douloureux.

Alors, qu'est-ce que tu fiches ici, seul sur ce caillou ? se demanda-t-il. Ce n'était pas la première fois qu'il se posait cette question depuis son arrivée, et il ne pouvait toujours pas y répondre. Le jour où il pourrait serait peut-être celui où il rentrerait à la maison.

La maison. Même ce mot n'avait plus de sens pour lui, à présent.

Taylor s'écarta de la fenêtre. Il avait hâte que la lumière de l'aube apparaisse et que la chaleur du soleil touche son visage. Après tout, seule la promesse du jour rendait les nuits

supportables. Sa cheville lui faisait mal ; il se l'était tordue en marchant dans son sommeil un peu plus tôt. Ses crises de somnambulisme devenaient de plus en plus fréquentes ; ses déambulations, de plus en plus longues, l'emmenaient de plus en plus loin et le laissaient un peu plus épuisé chaque jour.

Dans ses rêves, il cherchait toujours Claire. Elle portait la même parka rouge que le jour où elle avait disparu dans la neige. Lorsqu'il fermait les yeux, Taylor revoyait sa silhouette écarlate découpée sur les collines blanches, s'éloignant de lui sans rien laisser d'autre que des traces dans la neige et la chaleur d'un baiser sur sa joue froide. L'abandonnant pour toujours.

Il avait besoin de parler.

Au lieu de ça, il pleura.

Très agité, il fit le tour du cottage en allumant toutes les lampes. Il s'assit, se leva, marcha de long en large tandis que ses larmes refroidissaient sur son visage. Lorsqu'il se fut ressaisi, il retourna dans la chambre et prit le téléphone près du lit pour composer le numéro de Maggie. Inutile d'essayer avec son portable : il n'y avait pas de réseau dans la vallée. Pour capter, il fallait monter dans les hauteurs ou s'éloigner le long de l'autoroute. Mais Taylor appréciait l'isolement que cela offrait, une façon de se protéger contre les appels malvenus. Quand le téléphone sonnait au cottage, c'était soit Parcs & Nature qui vérifiait si tout allait bien, soit l'une des rares personnes à qui il avait donné le numéro. Maggie, par exemple.

Le téléphone était un vieux modèle en bakélite noire des années cinquante, avec un cadran aux chiffres presque effacés et un combiné qui sentait le tabac froid. Tout dans ce cottage était ancien, et une odeur de renfermé planait sur le moindre recoin. Taylor se demandait quelles odeurs et quelles textures

resteraient de lui après son départ. Il ne laisserait que des traces minimales, avec son passé enfermé dans les cartons de la chambre d'amis qu'il ne déballerait probablement jamais.

Il consulta de nouveau sa montre, culpabilisant d'appeler Maggie de si bonne heure. Il compta les sonneries et tenta de se représenter l'appartement de sa femme à Port Bradley. Il imagina le son se répercuter contre les murs crépis, jusqu'aux voisins qui se retournaient dans leurs lits, jetaient un coup d'œil à leur réveil et juraient entre leurs dents. Personne ne répondit. Au bout d'une éternité, il finit par raccrocher et, déçu, se rallongea sur son lit.

Alors que sa tête touchait l'oreiller, le téléphone se mit à sonner. Il faisait un bruit bizarre, le même que dans les vieux films. Taylor roula sur lui-même et saisit le combiné.

– Allô.

Dans sa voix, il entendit une note de désespoir qui le surprit. *Pitié, faites que ce soit Maggie.*

Un bâillement à l'autre bout du fil.

– Taylor ?

La voix de Maggie le remplit à la fois de soulagement parce qu'elle lui était familière et d'appréhension parce qu'il ne voulait pas décevoir sa femme. *Tâche de ne pas merder*, s'exhorta-t-il.

– Ouais. Salut, Maggie.

– Salut, répondit-elle, encore tout ensommeillée. C'est toi qui viens de m'appeler ?

– Mmm. Désolé, je n'avais pas vu l'heure.

Ce qui était un mensonge.

– Pas grave, dit-elle d'un ton compatissant. Je m'attendais à ce que tu téléphones. Elle hésita avant d'ajouter : Peut-être pas si tôt, mais je m'y attendais.

– Désolé, répéta Taylor.

Elle soupira.

- Ça fait un an aujourd’hui.
 - Ouais. Je ne pensais pas que je tiendrais jusque-là.
- Elle ne répondit pas.
- Et *toi*, comment tu vas ? demanda Taylor.
 - Oh. Je pense beaucoup à elle. Surtout en ce moment.
 - Est-ce que... (Il bafouillait, mais il devait lui poser la question.) Est-ce que ça t’arrive de la *voir*, Maggie ?
 - De voir qui ? Claire ?
 - Oui, acquiesça-t-il, soulagé. Je veux dire, est-ce que ça t’arrive de croire que tu la vois ? Tu sais : ses cheveux qui se balancent, sa façon de marcher, son sourire. Tu l’aperçois du coin de l’œil, mais quand tu tournes la tête, c’est juste une autre petite fille qui lui ressemble vaguement.
- Maggie hésita, et Taylor perçut sa réticence. *À quoi t’attendais-tu ?* se demanda-t-il amèrement.
- Taylor, tu sais que je ne suis pas comme toi. Je ne la vois pas partout. Je ne l’entends pas, et je ne rêve pas d’elle. S’il te plaît, cesse de me poser la question. (Sa compassion avait des arêtes tranchantes. Mais elle avait toujours eu la franchise brutale.) Ça ne sert à rien d’autre qu’à me faire culpabiliser, ajouta-t-elle. Claire a disparu, et... (Sa voix vacilla comme elle luttait pour contenir ses larmes.) Le rire a disparu. Notre famille... notre famille a...
 - Disparu, acheva Taylor à sa place. Je suis désolé, Maggie.
 - Tu es toujours désolé, répliqua-t-elle sans méchanceté
 - une simple constatation.
 - Je suis désolé de ne pas l’avoir retrouvée. Désolé de l’avoir emmenée ce jour-là. Désolé que notre monde ait changé du tout au tout. Désolé que... que notre amour ait disparu.
- Taylor se rendait compte qu’il devait avoir l’air pathétique. Il crut que Maggie allait raccrocher, mais elle n’en fit rien.

– Oh, Taylor, dit-elle doucement. L’amour n’a pas disparu. Simplement, il ne peut pas lutter contre le chagrin. Nous devons lui laisser du temps.

Taylor regarda par la fenêtre, appelant l’aube de tous ses vœux.

Tous deux gardèrent le silence un long moment, jusqu’à ce que Maggie finisse par dire :

– Il faut que tu surmontes ce chagrin, Taylor. C’est tout. Il faut qu’on le surmonte tous les deux.

– J’ai besoin de la retrouver. Je ne supporte pas ce... cette impression d’inachevé.

– Chacun gère à sa façon, répliqua Maggie. Moi, je gère en bossant seize heures par jour. Et toi, tu as géré en démenageant au bout de la terre. Ce dont tu as vraiment besoin, c’est de tourner la page.

– Je ne pourrai pas le faire avant de l’avoir ramenée à la maison.

– Taylor, tu n’as même plus réellement de maison.

– Je sais qu’elle est quelque part là-dehors, Maggie.

– Mais tu as cherché tout l’hiver dernier, et tout le printemps jusqu’à ce que l’enquête soit close. Même après le dégel, tu n’as rien trouvé.

– Je te dis qu’elle est quelque part entre la rivière Prospect et le poste sud des rangers. Elle ne se serait pas perdue. Elle était trop futée pour ça.

– Elle avait huit ans.

– Claire était plus futée que ça.

Maggie soupira de nouveau.

Taylor perçut sa tension à l’autre bout du fil.

– Désolé.

– Tu es toujours désolé, lui rappela-t-elle d’une voix encore douce, mais indiquant qu’elle en avait assez. Tu devrais te recoucher.

– Je n'ai pas envie de dormir, riposta Taylor. À cause de... des rêves.

– Tu marches toujours ?

Il savait qu'elle voulait dire « dans ton sommeil ».

– Non, mentit-il.

– Tant mieux. Je vais me remettre au lit, Taylor. Prends soin de toi, d'accord ?

– D'accord. Salut.

– Salut, dit-elle.

Et elle raccrocha.

Taylor écouta la tonalité un moment avant de reposer le combiné. Il laissait toujours Maggie raccrocher la première, et il se sentait toujours terriblement seul après. Son esprit dériva vers un autre lieu et un autre temps, où une fillette embrassait sa joue froide avant de disparaître pour toujours. Il ferma les yeux et, l'espace d'une brève seconde, sentit un souffle chaud sur cette même joue.

Taylor rouvrit brusquement les yeux.

– Claire ? chuchota-t-il.

Mais il était seul.

Les lattes du parquet craquèrent quand il retourna se poster près de la petite fenêtre pour attendre l'aube. Dehors, dans l'obscurité, il sentait le lac ramper vers lui.

2

Une odeur de bacon et d'œufs frits flottait dans le cottage. Taylor enfila sa veste réglementaire par-dessus son uniforme et emporta son assiette dehors. Quand il ouvrit la porte, l'air froid lui mordit le visage. Sous le porche se dressait une petite table en bois entourée de trois chaises dépareillées. Tant qu'il n'y avait pas trop de vent, Taylor aimait petit-déjeuner au soleil face à Glorys Crossing, qui s'étendait en contrebas. Surtout après une longue nuit : cette partie de la journée regorgeait toujours de promesses.

Après que les autorités avaient cessé de chercher sa fille, Taylor avait probablement souffert d'une dépression – les docteurs l'avaient qualifiée ainsi, mais n'en ayant jamais eu auparavant il ne pouvait pas en être sûr. De son point de vue, il avait juste le cœur brisé et la vie en miettes. Finalement, Maggie avait déménagé la première, le laissant avec le besoin désespéré de fuir le plus loin possible. Après tout, sans sa femme, il n'avait plus de foyer.

À sa requête, Parcs & Nature l'avait muté dans le Sud, en Tasmanie. « Fais gaffe, c'est la porte de l'Antarctique », l'avait prévenu Brian Ross, son collègue et ami sur le continent. Longtemps après la clôture de l'enquête, Brian avait continué à l'accompagner chaque jour pour chercher sa fille. Il n'avait jamais perdu la foi. Ou peut-être l'avait-il gardée dans

l'intérêt de Taylor. Dans un cas comme dans l'autre, son soutien avait été précieux.

Le reflet de la lumière sur la fine couche de neige éblouissait Taylor, lui donnant un début de migraine. Il trouva ses lunettes de soleil et les mit. *La porte de l'Antarctique, en effet*, songea-t-il en secouant la tête. Il remonta la fermeture éclair de sa veste et mangea ses œufs trop cuits, déjà presque froids le temps qu'il les termine mais toujours bons grâce au bacon qui les accompagnait. Comme le soleil entamait son ascension, la neige sur Glorys Crossing prit une teinte rougeâtre qui donna presque au paysage des allures de fournaise.

Le ciel était d'un bleu vivace ; si tôt dans la saison, cela signifiait qu'hormis sous les arbres la neige aurait fondu intégralement avant midi. Taylor s'en réjouit. Il sortit son mouchoir de la veille et essuya ses lèvres grasses. Sale ou propre, Maggie ne l'aurait jamais laissé utiliser un mouchoir deux jours de suite. *Ouais, tout est dans les détails*, décida-t-il. Il alla se planter au bout de la terrasse et détailla Glorys Crossing. Seigneur, le lac dévorait tout. La ville se noyait – une perte à laquelle il ne pouvait que compatir.

Taylor avait toujours soupçonné que le poste à Glorys Crossing avait été créé pour lui, un lieu parfait pour planquer un employé brisé. Mais si ça convenait aux deux parties, pourquoi pas ? Il se situait dans le quart sud du parc national Ben Lomond, à soixante kilomètres au sud-est de Launceston. Le parc était un vaste plateau à l'extrémité de la vallée de la rivière North Esk en terrain alpin. La petite ville de Glorys Crossing s'étendait au bout du bassin naturel où la rivière Settlers allait se jeter dans le fleuve Tamar. On trouvait plusieurs lacs de montagne dans la région, mais aucun ne possédait la capacité de faire tourner une centrale hydroélectrique. Aussi le gouvernement avait-il décidé d'en créer un. Un barrage avait été érigé sur la Settlers, formant

RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2019. N^o 141780 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE

